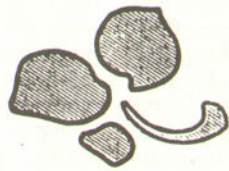


dante du Parti communiste, rééduquer la bureaucratie des Trades-Unions, l'appui principal de l'impérialisme britannique, dans un banquet à Londres ou dans une ville d'eau du Caucase, transformer les bourgeois croates, du type de Raditch, en communistes, etc. Les intentions ont été, bien entendu, les meilleures : accélérer le développement en faisant au lieu des masses ce que celles-ci n'ont pas encore compris. Il n'est pas inutile de rappeler que, dans une série de pays, particulièrement en Autriche, les fonctionnaires de l'Internationale Communiste essayèrent dans la période écoulée de créer d'une façon artificielle, par en haut, une social-démocratie de « gauche » servant de pont vers le communisme. De cette mascarade non plus il n'est rien sorti que des échecs. Les résultats de ces expériences et

de ces aventures se révélèrent invariablement catastrophiques. Le mouvement révolutionnaire mondial fut rejeté en arrière pour une série d'années.

Alors Manouïlsky décida de briser les lunettes, et Kuussinen, pour ne plus jamais se tromper, qualifia tout le monde, sauf lui et ses amis, de fascistes. Maintenant, tout est devenu plus simple et plus clair, il ne peut plus y avoir d'erreurs. Quel front unique peut-il y avoir avec les « social-fascistes » contre les nationaux-fascistes, ou avec les « social-fascistes de gauche » contre ceux de droite ? Ainsi, après avoir opéré sur nos têtes un tournant de 180 degrés, la bureaucratie stalinienne s'est vue obligée de déclarer contre-révolutionnaires les décisions des quatre premiers Congrès.



## Les leçons de l'expérience russe

Dans un de nos travaux précédents, nous nous sommes référés à l'expérience bolchevik dans la lutte contre Kornilov ; les chefs officiels nous ont répondu par des beuglements désapprobateurs. Rappelons encore une fois les faits essentiels pour démontrer avec plus de précision et plus de détails comment l'école stalinienne tire les leçons du passé.

Pendant la période de juillet-août 1917, le chef du gouvernement, Kerensky, appliquait effectivement le programme du commandant en chef Kornilov : il rétablit sur le front les tribunaux martiaux et la peine de mort pour les soldats, il priva les Soviets conciliateurs de leur influence sur les affaires d'Etat, il reprima les paysans, il doubla le prix du pain (ayant le monopole d'Etat du commerce du blé), il prépara l'évacuation de Pétrograd révolutionnaire, il ramena vers la capitale, en accord avec Kornilov, les armées contre-révolutionnaires, il promit aux alliés une nouvelle offensive sur le front, etc. Telle était la situation politique générale.

Le 26 août, Kornilov rompit avec Kerensky à cause des hésitations de ce dernier et il jeta son armée sur Pétrograd. Le Parti bolchevik se trouvait dans une situation semi-illégale. Ses chefs, à commencer par Lénine, se tenaient dans l'illégalité ou étaient emprisonnés, sous l'inculpation de liaison avec l'état-major des Hohenzollern. On confisquait les journaux bolcheviks. Ces persécutions provenaient du gouvernement Kerensky que soutenaient, à gauche, les conciliateurs, les socialistes-révolutionnaires et les mencheviks.

Comment le Parti bolchevik a-t-il agi ? Il n'a pas hésité un instant à passer un accord pratique avec ses geôliers — Kerensky, Tzeretelli, Dan et autres — pour la lutte contre Kornilov. Partout furent créés des comités de défense révolutionnaire où les bolcheviks étaient en minorité. Cela n'empêcha pas les bolcheviks de jouer un rôle dirigeant : dans des accords faits en vue des actions révolutionnaires de masses, c'est toujours le parti révolutionnaire le plus conséquent et le plus hardi qui l'emporte. Les bolcheviks furent aux premiers rangs, ils brisèrent les cloisons qui les séparaient des ouvriers mencheviks et surtout des soldats socialistes-révolutionnaires, en les entraînant derrière eux.

Peut-être les bolcheviks agirent-ils ainsi parce que pris au dépourvu ? Non, dans les mois précédents, les bolcheviks exigèrent des dizaines et des centaines de fois des mencheviks d'accepter la lutte commune contre la contre-révolution qui se mobilisait. Encore le 27 mai, quand Tzeretelli demanda des repré-

sailles contre les marins bolcheviks, Trotsky déclara à la séance du Soviet de Pétrograd : « Quand le général contre-révolutionnaire essayera de jeter un nœud coulant sur la révolution, les cadets passeront le savon sur la corde, mais les marins de Kronstadt viendront pour lutter et mourir avec nous ». Cela fut confirmé littéralement. Pendant les journées de la marche de Kornilov, Kerensky s'adressa aux marins du croiseur « Aurore » en les priant de se charger de la défense du Palais d'Hiver. Les marins étaient tous des bolcheviks. Ils haïssaient Kerensky. Cela ne les empêcha pas de veiller avec vigilance sur le Palais d'Hiver. Leurs représentants vinrent à la prison de « Kresty » pour voir Trotsky qui y était enfermé et lui demandèrent : et si on arrêtait Kerensky ? Mais cette question avait un caractère mi-plaisant : les marins comprenaient qu'il fallait d'abord écraser Kornilov et ensuite régler le compte de Kerensky. Les marins de l'« Aurore », grâce à la direction politique juste, comprenaient plus que le Comité Central de Thaelmann.

Notre rappel historique, la *Rote Fahne* le qualifie de « trompeur ». Pourquoi ? Question vaine. Peut-on s'attendre à des objections intelligentes de la part de ces gens ? On leur a de Moscou intimé l'ordre, sous peine d'être renvoyés, d'aboyer aussitôt qu'on prononce le nom de Trotsky. Ils exécutent cet ordre comme ils peuvent. Trotsky a fait, disent-ils, « une comparaison trompeuse entre la lutte des bolcheviks pendant l'insurrection réactionnaire de Kornilov au début de septembre 1917, quand les bolcheviks luttèrent contre les mencheviks pour la majorité au sein des Soviets, immédiatement avant la situation révolutionnaire aiguë, quand les bolcheviks armés dans la lutte contre Kornilov attaquaient simultanément Kerensky « sur le flanc » — avec la « lutte » actuelle de Brüning « contre » Hitler. Trotsky présente ainsi l'appui de Brüning et du gouvernement prussien comme le moindre mal » (*Rote Fahne*, 22 décembre). Il est difficile de réfuter cet amoncellement de phrases. La lutte des bolcheviks contre Kornilov, je la compare, paraît-il, avec la lutte de Brüning contre Hitler. Je ne surestime pas les capacités mentales de la rédaction de la *Rote Fahne*, mais il n'est pas possible que ces gens n'aient pas compris ma pensée : la lutte de Brüning contre Hitler, je la compare avec la lutte de Kerensky contre Kornilov ; la lutte des bolcheviks contre Kornilov, je la compare à la lutte du Parti communiste allemand contre Hitler. Pourquoi donc cette comparaison est-elle « trompeuse » ? Les bolcheviks, dit la *Rote Fahne*, luttèrent à l'époque contre les mencheviks pour la majorité dans les Soviets. Mais le Parti communiste allemand lutte, lui aussi, contre la social-démocratie pour la majorité dans la classe ouvrière. En Russie on